

Pittoresques 2

(de tout et de rien, surtout de rien)

NB : lorsque la taille des caractères semble par trop lilliputienne,
le zoom 200% procure souvent les meilleurs résultats.

p. 3 : Résumé d'une intervention anti-poétique à la 25^{ème} Biennale Internationale de Poésie (2007) publié in *Journal des Poètes* (novembre 2007)

p. 4 : Texte intégral de l'exposé anti-poétique et parodique évoqué ci-dessus : « *Poésie et transgression, pléonasthme* » (2007)

p. 7 : Photos d'une modeste tentative pour en finir avec l'esprit de sérieux dans le milieu dit littéraire (comme annoncé en début d'exposé, l'orateur boit sa bière au biberon – ce qui évite de vexer les organisateurs en réclamant autre chose que l'abrutissante carafe d'eau traditionnelle)

p. 8 : Hilarant et dupondupontesque « Pro Justicia » dressé dans un commissariat bruxellois après l'action contre les statues de Léopold 2 (09 septembre 2008)

p. 10 : Selon le courrier d'un chevaleresque avocat s'étant proposé pour défendre bénévolement l'auteur de l'engouachage de la statue de Léopold 2, « *le Parquet ne souhaite pas transiger dans ce dossier* » et « *a décidé de vous poursuivre devant le tribunal correctionnel de Bruxelles* » (30 octobre 2008). Les faits étant désormais frappés de prescription et la comparution au tribunal n'ayant jamais eu lieu, on peut en déduire que l'Etat belge fait preuve de plus d'opiniâtreté dans la persécution des chômeurs et dans la non-taxation des grosses fortunes que dans la répression des actes politico-burlesques : ce n'est pas nécessairement réjouissante chose à savoir...

p. 12 : Paniquante annonce d'une lecture d'extraits de *Cold love* en compagnie du groupe *Cruise [Ctrl]* in dossier de presse 2009 de l'Atelier de la Dolce Vita.

p. 13 : Familicide annonce de la première Fête des Non-Parents (samedi 16 mai 2009) in dossier de presse 2009 de l'Atelier de la Dolce Vita.

p. 14 : Souvenirs de l'opération « Mort au Pilon ! » (2009) et rapport du « commando landau », mené tous langes battant. Organisée par les éditions Maelström, le but de l'action était de proposer à prix libre ou d'offrir des livres invendus plutôt que de les détruire selon la putride *logistique commerciale* de l'édition industrielle : <http://www.lavenir.net/cnt/344622>
<http://web.archive.org/web/20160401115606/http://www.lavenir.net/cnt/344622>

p. 19 : Seule trace visuelle du « commando landau », le vidéaste ayant eu la rare élégance de ne partager les images qu'avec lui-même.

p. 20 : Membre du jury du concours de poésie par SMS organisé par la Maison de la Poésie de Namur et dont le thème était « *J'écris ton nom, liberté...* » (2009). Chaque juré était chargé d'écrire un texticulounet commentant l'improbable phénomène de la poésie par SMS. Le nôtre s'intitulait séraphicosylphidozéphyriennement : *LiberT, jcrashturbe tn nm pr mieu te clititiller.*

<http://www.maisondelapoesie.be/UserFiles/File/jecristonnomliberte.pdf>

<http://web.archive.org/web/20150518233655/http://www.maisondelapoesie.be/UserFiles/File/jecristonnomliberte.pdf>

p. 22 : Evocation de l'*Aphorismaire à l'usage des futurs familicides* dans un article sur les écrivains belges férus d'aphorismes in *Le Carnet et les Instants* (avril-mai 2011, n°166). Détail piquant, l'éditeur initialement prévu ayant fait faillite, l'*Aphorismaire* ne paraîtra que deux ans plus tard, en ne récoltant que l'indifférence prométhéenne, sinon subocéanique, des critiques littéraires méthodiquement affiliés au Syndicat du Grand Aplatissement.

p. 25 : Présentation du « Prix Littérature Vieillesse » in *Le Vif – L'Express* (07 octobre 2011)

p. 26 : Compte-rendu aussi mensonger que malveillant, in *Le Soir* (29 mai 2012), de la « Nuit de la Belgique Sauvage » au Festival des Étonnants Voyageurs à Saint-Malo. Curieusement, alors que la moitié des interventions brasillaient d'un contenu politique marqué, les folliculaires se sont sentis obligés de faire l'impasse sur celui-ci en ne mentionnant que la dimension potache des performances, quitte à verser dans la diffamation la plus nauséabonde. Bref, il eût fallu se montrer sauvage mais de façon nunucho-bourgeoise afin que les nouveaux chiens de garde trouvassent tendre et bel os digne de leur édenté dentier. Il est vrai que des personnages haut placés « au sein de la délégation belge » les tenaient en laisse et qu'il est toujours plus doux de sucer une verge que de s'en faire battre.

p. 27 : Et pourtant la même « Nuit de la Belgique Sauvage » put se targuer d'un un joli succès à Paris. La « retransmission sur écrans géants » rêvée par la journaliste eût permis d'objectiver un peu les choses... (Annonce de la « NBS » in *Le Soir*, 25 mai 2012)

p. 28 : Aveu terrible de Vincent Cheynet, dans le cadre de sa critique du livre *Moins nombreux, plus heureux : l'urgence écologique de repenser la démographie*, in journal *La Décroissance* (circa avril 2014) : les dénatalistes sont des êtres scientifiques et matérialistes. Bref, la mystique et le délire hallucinatoire sont du côté des natalistes pseudo-humanistes naïvement écologistes, mais économiquement décroissants. On s'en serait douté : nous en avons désormais la preuve.

p. 29 : *Manifeste anti-nataliste* miraculeusement mentionné in *Le Monde – Le Monde des Livres* (26 février 2016)

p. 31 : *Manifeste anti-nataliste* curieusement égaré dans la bibliothèque des parents des protagonistes du roman *Notre château* d'Emmanuel Régniez.

**Résumé d'une intervention anti-poétique
à la 25^{ème} Biennale Internationale de Poésie (2007)
publié in *Journal des Poètes* (novembre 2007)**

Le public et les participants de nos Biennales 2007 ont unanimement salué la qualité et la substance des discours et interventions qui ont balisé nos travaux.

Faute de place, et avant de retrouver l'intégralité de ces communications sur notre site (<http://www.maison-internationale-poesie.be>), nous en livrons ici quelques trop courts fragments.

Marlena Braester

La poésie n'est pas pour tous ceux qui préfèrent la voie si facile d'un lyrisme centré par un moi à jamais incapable de se distancier de lui-même, sans accepter le fait que le poème est difficile avec lui-même. Et qu'il doit l'être. Et que les voies poétiques sont dé-routantes. Et qu'elles doivent l'être.

Mais la poésie va vers tous ceux qui acceptent le choix de la rigueur, le désir de perfection de ce poète qui tâche de comprendre et de mettre de l'ordre (ou du désordre) par

plus : je suis poète, ce qui ne veut vraiment rien dire ; on dirait : je suis transgresseur, ce qui ferait reculer de trois pas votre interlocuteur au lieu de le faire bâiller de consternation. A la question : *qu'écrivez-vous dans ce joli calepin rose*? On répondrait : *de la transgression, en prose versifiée, avec césuréphluchure à la postiche*. Cela aurait un tout autre air, n'est-ce pas? On ne parlerait plus des Biennales de la (Tûûûû), on célébrerait les Biennales de la Transgression. Et au lieu d'être deux cents, nous serions des millions.

Jacqueline Starer

Quand un (e) poète énonce, murmure ou déclame un texte qu'une majorité d'écouter ne saisit pas, qu'il ou elle ne parvient pas à émouvoir, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Et si survient un sentiment de frustration, de déception, ou pire de tristesse liée à l'infériorité, le ou la poète doit commencer à se poser des questions. Un texte doit être complètement accessible, il n'a pas à susciter ennui, douleur ou désagrément – à moins évidemment que de tels sentiments proviennent du sujet lui-même et non de la manière dont il est traité.

Tout cela pour faire un constat : les slameurs d'aujourd'hui, et non les 'jeunes' slameurs, puisqu'ils se présentent toutes générations mêlées, suscitent plutôt joie, enthousiasme, en tous cas réactions, quelle que soit leur appartenance, à un groupe ethnique, de couleur de peau, ou de sexe, puisqu'il devient de bon ton de parler de sa 'communauté', et de multi-quelque chose là où l'on ne jurait il n'y a pas si longtemps encore d'universalisme.

Théophile De Giraud

Poussons même le cochon un peu plus loin dans la jouissance, à notre humble avis, il faudrait remplacer dans tous les dictionnaires ainsi que dans tous les livres publiés jusqu'à ce jour, l'abominable mot (tûûûû) par celui, combien plus signifiant édifiant, de transgression. On ne dirait plus : je suis poète, ce qui ne veut vraiment rien dire ; on dirait : je suis transgresseur, ce qui ferait reculer de trois pas votre interlocuteur au lieu de le faire bâiller de consternation. A la question : *qu'écrivez-vous dans ce joli calepin rose*? On répondrait : *de la transgression, en prose versifiée, avec césuréphluchure à la postiche*. Cela aurait un tout autre air, n'est-ce pas? On ne parlerait plus des Biennales de la (Tûûûû), on célébrerait les Biennales de la Transgression. Et au lieu d'être deux cents, nous serions des millions.

David Giannoni

Forte est notre conviction que l'image du poète dans sa tour d'ivoire plaqué or et de la poésie réservée à une élite n'est pas le simple fait d'un *grand-public* de mauvaise composition ! Les poètes eux-mêmes et les éditeurs en sont au moins tout aussi responsables.

Que le livre de poésie, que la poésie et le poète aillent vers l'autre, vers les autres, vers TOUS est en soit un acte poétique, un acte de foi qui rencontrera encore beaucoup de résistance dans le monde guindé de la *poésie d'ambassade* et de *représentation*... mais je puis jurer, en tant que modeste poète et minuscule éditeur, que c'est l'une (non pas la seule ! l'une) des voies qu'il nous faut explorer jusqu'au bout afin que Poésie ne meure.

**Texte intégral de l'exposé anti-poétique et parodique évoqué ci-dessus :
« Poésie et transgression, pléonasthme » (2007)**

Poésie et transgression, pléonasthme.

A Borat, troubadour du Kazakhstan.

Note : le conférencier boira de la trépidante bière blonde à même un biberon,
en lieu et place de l'insultante eau plate en son obscène verre protocolaire.

AVERTISSEMENT

**les personnes grincheuses par nature
et incapables de savourer l'ûmhournward au 19^{ème} degré
feraient mieux d'utiliser de célèbres boules d'abeille
pour se cirementer les nounouilles, les noneilles
et même autre chose que la pudeur m'interdiladyt de nommer**

Mes bien chères auditrices, mes divinimmensément chères auditrices ; mes seulement chers auditeurs, mes seulement un tout tout petit peu microscopiquement chers auditeurs, on me pardonnera cette restriction, car au contraire des auditrices, les auditeurs présentent à mon esprit un défaut aussi réhhibitoire qu'un scalpel d'argent égaré dans l'œil bleu d'un nouveau-né (ce qui énerve très fort le chirurgien) : ils ne possèdent pas les exquidélices humidangéliquement charnus du sexe féminin sans les vertus duquel la Terre, non contente d'être un enfer, serait un enfer triste. Oui, mesdames, mesdemoiselles, chères jeunes filles, chères jouvencelles, chères pucelles, chères fillettes, chères bambines, chères nourrissonnes, chères embryonnes, charmantes métaturlufriponnes, vous êtes la joie de ce monde. Mon ami Dutroux me l'a souvent souvent répété.

Je saurai donc pétillant gré aux auditeurs mâles d'en prendre leur parti ainsi qu'au plus vite la porte, dans votre dos béante, sans rechigner ni procrastiner superfoetaltatoirement afin de me laisser, solitaire et vertical, en compagnie de la meilleure compagnie du monde, à savoir les auditeurs dotés de seins dignes de ce nom. Que les rivaux masculindigestes qui désirent malgré tout s'incruster se fassent aussi petits que possible, surtout les vieux et les barbus, afin de ne pas chagriner mon regard. Merci.

Mes très carissimadorévénérées auditrices donc, ma navrante présence devant vous s'explique par un événement beaucoup plus cataclysmique que l'effondrement, au demeurant pittoresque, des tours du World Trade Center le 11 septembre 2001 : les Gentils Organisateurs de cette Biennale (plus confortable encore qu'un séjour au Club Med, j'espère que vous l'aurez remarqué) m'ont réquisitionné pour vous communiquer communicatoirement une paoloaltivole communication sur le thème « Poésie et transgression »

- *Pléonasme, pléonasme !* hurle l'orateur en prenant une pose d'acteur tragique tragiquement grec, ou de victime d'une éviscération dans un film de David Lynch, tout dépend de ses référents culturels, s'il en manque et qu'il est Wallon qu'il imagine que les Flamands vont bientôt lui tirer la langue en se tirant tyranniquement avec la caisse, pas la tire, non, la tirelire.

Je m'explique. De doctes personnes vous l'ont sans doute souvent vissé dans les tympanes à coups de marteau-piqueur : un des plus hideux vocables de la langue française, le substantif « poésie »

- *Bleuârkk !* s'exclaminterrompt derechef le parleur dans une pose semblable à la précédente, ou bien comme lorsqu'on découvre son grand-père mort dans son fauteuil depuis une semaine et semblant bourré d'une fraîche énergie juvénile grâce au joyeux frémissement blanc des asticots de plus en plus gros.

Pardonnez-moi, le mot « poésie » me donne toujours envie de vomir depuis qu'un de mes instituteurs pédophiles m'a obligé, pendant qu'il me sodomisait, à lire l'intégrale de Maurice Carême dont l'œuvre, comme chacun aura pu en faire l'expérience, ne nourrit pas le cerveau de son homme. D'ailleurs Maurice Carême est mort maigre, ce qu'il ne méritait point, vu qu'il n'était pas né juif ni résistant. Je reprends (*il s'éponge de temps en temps la bouche avec une longue chaussette verte, en laine de poivrot*). Tel que des cuistres vous l'ont sans doute appris dès l'école primaire, le terme « poésie » s'étymologise dans le verbe grec « *poiein* », lequel, pitoyablement, ne signifie point « klaxonner » ou « jouer au ping-pong » mais bien « faire ».

Poétiser, c'est donc simplement faire, faire ses besoins ou faire semblant, le plus souvent, tout le monde le sait, mais jamais rien de ptérodactylement plus bouleversant que faire. Certes, s'il s'agit de faire la peau à un malotru, j'accepte toujours très volontiers de poétiser. Mais nous vivons dans une société si policée, si policière même, que l'occasion s'en présente fort rare. Heureusement.

Pour en venir au cœur de mon propos d'artichaulapinsylvestre, il me semble que, dans la mesure où l'essence même de la (tûûût) n'est autre que la transgression, rien ne peut être plus déplacé, sinon peut-être mon présent exposé, qu'un atelier intitulé « (Tûûût) et Transgression ». En bon grec tuberculeux, cela s'appelle un pléonasthme et je déteste faire l'amour avec des Grecs tuberculeux. Je veux bien faire l'amour avec des tuberculeux, mais pas grecs, c'est comme ça : je suis raciste. Depuis que j'ai appris que mon père était noir, ma mère mauve, ma grand-mère verte à pois louroses et mon grand-oncle bleu suppositoire, je suis raciste, c'est comme ça, je n'y peux rien, c'est génétique. Je disais donc que « (Tûûût) et Transgression », cela sonne faux, cela toussse, cela johnne et cela rote comme un psaltérion, bref cela fait double sprootch.

Poussons même le cochon un peu plus loin dans la jouissoire, à notre humble avis, il faudrait remplacer dans tous les dictionnaires ainsi que dans tous les livres publiés jusqu'à ce jour, l'abominable mot (tûûût) par celui, combien plus signifiantédifiant, de transgression. On ne dirait plus : je suis poète, ce qui ne veut vraiment rien dire ; on dirait : je suis transgresseur, ce qui ferait reculer de trois pas votre interlocuteur au lieu de le faire bâiller de consternation. A la question : *qu'écrivez-vous dans ce joli calepin rose ?* On répondrait : *de la transgression, en prose versifiée, avec césurépluchure à la postiche*. Cela aurait un tout autre air, n'est-ce pas ? On ne parlerait plus des Biennales de la (Tûûût), on célébrerait les Biennales de la Transgression. Et au lieu d'être deux cents, nous serions des millions. Que Moussia se rassure, mes émoluments, pour une aussi féconde idée de l'insultant consultant que je suis, se chiffreront en centaines de milliers d'œufroses, pas en millions. Moussia est une amie et je n'extorque jamais mes amis au-delà du paillasson. L'avarice est le seul amour de ma vie, mais l'amitié a aussi sa place dans mon cœur : une place d'auditeur de sexe masculin.

Pour en revenir à la transgression, si j'étais sadique – tel un professeur d'université modèle standard, fabriqué en série par d'autres professeurs en insipidocilité – si j'étais sadique plutôt que courtoisement cruel, je vous entretiendrais des 3 modes majeurs de transgression dans le champ du discours transgressif. Je vous assommerais soporifiquement avec l'étymologie de *transgression* qui grignote vraiment jusqu'au bout du prépuce les racines du latin « *transgressio* », ce qui signifie : *aller au-delà de la graisse, passer au travers du lard, s'aventurer au bien large du glaireux des conditionnements de tout ordre, tordre la cellulite de*

la bienséance, rompre l'obésité des règles établies, percer la pustule du convenu, et aussi, ainsi que le faisait remarquer Cicéron, exposari concludere in temporum. Ce qui est en effet plutôt exceptionnel.

Premier type de transgression, la transgression *thématique*. Exemples : Baudelaire, Leconte de l'Isle, Pétrus Borel, Rimbaud, Leiris, Michaux, Topor et, bien entendu, Théophile de Giraud. (*Il s'incline obséquieusement*)

Second type de transgression, la transgression *stylistique*. Exemples : Mallarmé, Jarry, Joyce, Apollinaire, Queneau, Jean-Pierre Verheggen, et, bien entendu, Théophile de Giraud. (*Il s'incline avec une espèce d'épilepsie de courbettes de courtisan*)

Troisième type de transgression, la transgression *sémantique*. Exemples : les dadaïstes (Tzara, Juvénal, Lao Tseu, Mesrine, Landru, Hannibal Lecter), les surréalistes (Rabelais, Normand, Désosse, Wiscrolle, Castellifrage, Vonhindenburg) et tous les partisans de l'absurde, tel que, bien entendu, Théophile de Giraud. (*Il s'incline de plus en plus péripatéticiennement*)

Voilà pour les 3 principales sans-façons de bassanfouter le guydebordel dans nos réflexes mentaux et nos automatismes caliméraux, toujours si bien planqués dans leur immacucugnante coquille. Il va de soi que le génie congénital consiste à conjoindre dans le même geste conscriptural la contransgression conthématique, constylistique et consémantique. Exemples : Lautréamont, Artaud, et, bien entendu, Théophile de Giraud. (*Il gravit une chaise, s'équilibre sur une seule patte, en mémoire de la gent cocoricante, et se mouche dans sa chaussette verte*)

Tels seraient donc les javelots de feu dont je vous transpercerais sensuellement la membrane hologrammaticale si seulement j'avais une carrure de penseur ou de transgresseur ; hélas, n'étant ni Umberto Eco ni Rimbaud, je ne vois pas bien ce que je pourrais vous apprendre que vous ne sussiez déjà, non d'ailleurs sans voracité.

Chères auditrices, je vous remercie pour votre attention, ainsi que pour votre impatience à m'embrasser et à me couvrir de vos adulatrices caresses ; nonobstant, n'accueillant jamais plus de 6 ou 7 femmes en même temps dans mon lit, je suis au regret de vous demander de vous inscrire sur la liste d'attente au secrétariat le plus proche...

Merci, je vous aime, vous pouvez m'applaudir.

THÉOPHILE DE GIRAUD

**Modeste tentative pour en finir avec l'esprit de sérieux dans le milieu dit littéraire
(comme annoncé en début d'exposé, ci-dessus, l'orateur boit sa bière au biberon – ce qui évite de vexer les organisateurs en réclamant autre chose que l'abrutissante carafe d'eau traditionnelle)**



Hilarant et dupondupontesque « Pro Justicia » dressé dans un commissariat bruxellois après l'action contre les statues de Léopold 2 (09 septembre 2008)

PRO JUSTITIA

Audition commencée le 9/09/08 à 16:40:50

Police de Bruxelles

ZP

Annexe - du PV n°:

DC - date.: 09/09/2008

PROCES-VERBAL D'AUDITION

Qualité de l'intéressé(e) : Suspect

Nous, [REDACTED], Inspecteur principal de la police de Bruxelles [REDACTED] ZP [REDACTED] entendons

Nom : MOUTTEAUX Gérard, René, Marie, Marcel
Né à Namur le 19/11/1968
Nationalité : Belgique
Etat civil : célibataire
Profession : sans profession
Domicilié à [REDACTED] SAMBREVILLE, Rue [REDACTED], Belgique

qui nous déclare en langue française :

"Je désire m'exprimer en français et fais choix de la procédure en cette langue.

Vous m'informez :

- que je peux demander une copie du procès-verbal de mon audition, qui m'est délivrée gratuitement
- que je peux demander que toutes les questions qui me sont posées et les réponses que je donne soient actées dans les termes utilisés
- que je peux demander qu'il soit procédé à tel acte d'information ou telle audition
- que mes déclarations peuvent être utilisées comme preuve en justice
- que je peux utiliser les documents en ma possession, sans que cela puisse entraîner le report de l'interrogatoire
- que je peux, lors de l'interrogatoire ou ultérieurement, exiger que ces documents soient joints au procès-verbal d'audition ou déposés au greffe

Vous me mettez au courant des faits qui vous occupent.

Depuis quand est-ce que vous avez préparé votre action ?

Depuis trois semaines environ.

Où est-ce que vous avez annoncé votre action ?

Via les agences de presse et via l'internet, avec des mails privés.

Vous expliquez la raison de votre action dans un tract, est-ce que vous avez à y ajouter quelque chose ?

Non, sauf que c'est une action pacifique, contestateur, humoristique, artistique.

Qu'est-ce que vous avez fait exactement ?

Escalade de la statue à l'aide d'une corde, renversement de trois litres de gouache rouge sur la tête de la statue. Mise en couleur du buste de la statue à l'aide d'un pinceau. Pendaïson symbolique de la statue de Léopold II.

Vous aviez l'intention de faire autre chose encore ?

Non, c'était le but.

Alors vous avez abîmé la statue avec la peinture ?

Non, c'est de la peinture qui se lave avec de l'eau.

Alors vous allez payer les frais de nettoyage ?

Non, je suis insolvable, j'accepte de réparer mon acte par des travaux d'intérêt général.

Vous préparez d'autres actions ?

Non.

Quand-même vous annoncez une action en hélicoptère sur le musée de Tervuren l'année prochaine.

C'est une blague bien entendu.

Vous voulez ajouter quelque chose ?

J'estime mon action légitime parce que cette statue est un symbole de violence et d'injustice.

Pourquoi est-ce que vous avez utilisé la gouache rouge ?

Pour symboliser le sang des millions de victimes congolaises.

- Je ne désire pas obtenir une copie du procès-verbal de mon audition*
- Vous me remettez immédiatement une copie du procès-verbal de mon audition*
- Après avoir lu, je déclare ne rien vouloir corriger ni compléter et signe.*
- Après lecture faite à ma demande, je déclare ne rien vouloir corriger ni compléter et signe*

Fin de l'audition : le 09/09/08 à 17:04 hrs.

La personne auditionnée


Inspecteur principal



Selon le courrier d'un chevaleresque avocat s'étant proposé pour défendre bénévolement l'auteur de l'engouachage de la statue de Léopold 2, « le Parquet ne souhaite pas transiger dans ce dossier » et « a décidé de vous poursuivre devant le tribunal correctionnel de Bruxelles » (30 octobre 2008). Les faits étant désormais frappés de prescription et la comparution au tribunal n'ayant jamais eu lieu, on peut en déduire que l'Etat belge fait preuve de plus d'opiniâtreté dans la persécution des chômeurs et dans la non-taxation des grosses fortunes que dans la répression des actes politico-burlesques : ce n'est pas nécessairement réjouissante chose à savoir...

AVOCATS - ADVOCATEN - LAW FIRM

Monsieur Gérald MOUTTEAUX

[REDACTED]

[REDACTED]

SAMBREVILLE

[theophile.de.giraud@\[REDACTED\]](mailto:theophile.de.giraud@[REDACTED])

Bruxelles, le 30 octobre 2008

Concerne : MOUTTEAUX Gérald/MP
M. réf. : COM503313/IPB//CF

Cher Monsieur,

Je reviens à ce dossier et aux événements du 9 septembre, à la suite de notre agréable entrevue du 10 septembre 2008.

Je me suis inquiété auprès de Monsieur le Procureur du Roi afin de connaître les suites que le Parquet comptait réserver à ce dossier. Le Procureur du Roi a décidé de vous poursuivre devant le tribunal correctionnel de Bruxelles. Cette affaire devrait être fixée à la fin de cette année ou au début de l'année prochaine devant la 61^e chambre devant Mme Anne-Françoise de Laminne de Beckx. Cette magistrate a la réputation d'être répressive. Vous devriez être poursuivi pour dégradation de biens meubles et immeubles. Le maximum de la peine est de 6 mois, outre une amende. Le Parquet ne souhaite pas transiger dans ce dossier, estimant que vous êtes allé un peu trop loin dans votre action...

En ce qui concerne les dommages actuels, il n'y a à ma connaissance aucune partie civile. Les pompiers de la Ville de Bruxelles vous auraient adressé une facture de l'ordre de 272,95 euros. Cette somme correspond à une facture émise par Siamu Bruxelles (facture 34282 du 16 septembre 2008 ; référence client 30475375). Cette facture est payable au début du mois de novembre au compte 097-0100168-84 de Siamu Bruxelles avec la référence 0034/282028/94. Avez-vous reçu cette facture et quelles sont vos intentions ?

Liège — Charleroi — Bruxelles / Brussel — Luxembourg — Paris

[REDACTED] - Bruxelles / Brussel - Belgique/België
Tél. +32 2 [REDACTED] - Fax +32 2 [REDACTED]
www.[REDACTED].eu

[REDACTED]

Vous devriez recevoir prochainement un avis de convocation devant le tribunal. Nous devrions nous revoir pour préparer votre défense. Vous trouverez, en annexe, copie de la lettre que j'adresse au Parquet.

Vous pouvez me téléphoner à votre meilleure convenance pour tout complément d'information. Je crois que nous devrions préparer la stratégie de la défense dans les meilleurs délais.

Je suis à votre disposition.

Votre dévoué,


[REDACTED]
[REDACTED] eu

**Paniquante annonce d'une lecture d'extraits de *Cold love*
en compagnie du groupe *Cruise [Ctrl]*
in dossier de presse 2009 de l'Atelier de la Dolce Vita**

Electro et poésie

Vendredi 17 avril à 20h

Une soirée poétique musicale et burlesque par Modern Cubism

Modern Cubism invite... avec Jean-Luc De Meyer

Performance électro-poétique *Cruise [Ctrl]* – Théophile de Giraud

En symbiose avec la musique de *Cruise [Ctrl]*, jeune et fascinant groupe belge de minimal-electro-EBM inspiré par les atmosphères de David Lynch, Théophile de Giraud lira divers extraits sulfureux de son dernier ouvrage : *Cold love, satanic sex and funny suicide*, un essai délirant et drolatiquement provocateur sur la cold-wave, le courant rock underground des années 80 dont est issue l'actuelle mouvance gothique. Entre éloge de la bombe atomique, de la sexualité débridée et des school killers, ambiance érotico-cauchemardesque garantie ! Soirée poétique musicale et burlesque en compagnie de Jean-Luc De Meyer, auteur-interprète généralement peu sérieux mais bien entouré !

Jean-Luc De Meyer
Tous Contraints

Volume 1
Allocutions oulipiennes de textes allégres



#37

bookleg

Au menu de la soirée :

Variations oulipiennes et comico-troupières originales. Musiques lourdes et légères. Textes de Géo Norge, Alfred Jarry, Charles Baudelaire, Jean de la Fontaine. Humour, calembours et jeux de mots consternants Avec les exceptionnelles et très aimables participations de Dada Pâte, Patrick Codenys (Front 242) & Modern Cubism aux sons électroniques enjoués ou gargouillant, Théophile de Giraud au vitriol, et d'autres artistes scintillants.

5€ et 8 €

**Familicide annonce de la première Fête des Non-Parents (samedi 16 mai 2009)
in dossier de presse 2009 de l'Atelier de la Dolce Vita**

Evènement

Samedi 16 mai à 19h

La fête des non -parents

Présenté par Frédérique Longrée et Théophile De Giraud

Vous n'avez pas d'enfant ? Soyez-en fier ! Que cette absence de progéniture résulte d'un choix ou d'une fatalité, vous n'imaginez pas quel précieux service votre stérilité rend à l'humanité ! Non seulement vous avez la certitude de ne pas mettre au monde un délinquant sexuel ou un néo-nazi, mais l'environnement vous doit une flamboyante chandelle. Notre planète croule sous le poids de la proliférante espèce humaine : la manière la plus efficace de réduire drastiquement notre empreinte écologique est de ne pas donner le jour à un nouveau consommateur-pollueur. Mais peut-être avez-vous choisi de ne pas vous reproduire par amour pour l'enfant que vous n'aurez jamais : il est vrai qu'il fait de moins en moins bon naître dans notre société darwinienne et que le néant reste la meilleure citadelle contre les assauts du destin ou les ravages de l'inflation. Votre non-progéniture ne finira ni au chômage ni au CPAS ; elle ne risque pas non plus de mener une triste vie de salarié en attendant de mourir du cancer, ou, pire, de vieillesse. Elle vous en remercie du fond de son doux cocon de nuit. Il se peut encore que vous ayez préféré jouir de votre propre existence plutôt que d'en consacrer les meilleures années à l'éducation d'un être qui ne sera somme toute qu'un obstacle à votre propre épanouissement. Combien de rêves et de nobles révoltes ne sacrifions-nous pas sur l'autel de notre désir de bambin ? Peut-être enfin avez-vous voulu priver les capitalistes d'un nouvel esclave : nous vous en félicitons. Quoi qu'il en soit, il est injuste que les non-parents ne soient jamais célébrés comme ils le méritent. C'est pourquoi nous leur proposons, en première mondiale, de se retrouver fraternellement dans un lieu où personne n'aura le mauvais goût de leur reprocher leur choix de vie et où il fera bon rire autour du feu de notre exaltante liberté ! Bref, après la fête des Mères, la fête des Pères, et la fête des Enfants (Saint-Nicolas), Voici enfin la Fête des Non-Parents, les vrais héros de notre temps !

AU PROGRAMME :

19h30 : Remise de la médaille du mérite écologique à chaque non - mère et non - père présent

20h : Présentation par Corinne Maier de son best-seller « *No kid, 40 raisons de ne pas avoir d'enfant* »

21h : Débat passionné avec le public

21h30 : Signature du « Grand Livre de la Stérilité » : chaque participant sera convié à écrire son témoignage sur son statut de non-procréateur en vue d'une publication sur le blog de l'évènement, voire sur papier si un éditeur un peu fou se joint à la démarche

22h : Grande beuverie collective pour célébrer les joies de la non-parentalité

8 €

Souvenirs de l'opération « Mort au Pilon ! » (2009)
et rapport du « commando landau », mené tous langes battant.
Organisée par les éditions Maelström, le but de l'action était de proposer à prix libre
ou d'offrir des livres invendus plutôt que de les détruire
selon la putride *logistique* commerciale de l'édition industrielle :
<http://www.lavenir.net/cnt/344622>



10000 LIVRES LIBÉRÉS

Un livre est un vecteur d'idées, d'éducation, d'évasion. Derrière lui et en lui se cache le travail d'un auteur, d'un éditeur, d'un imprimeur, mais surtout de l'amour, beaucoup d'amour. On ne compte pourtant désormais plus les événements, les faits actuels, qui le posent dans le **rang de produit de consommation**, de divertissement facile.

On en imprime trop afin d'occuper le terrain, être présent partout et vendre plus ; de cette pratique sur-consommatrice résulte que plus de **la moitié des livres produits finissent invendus**. Ce surplus de production est envoyé au pilon pour être transformé en papier ou en carton et commencer une nouvelle vie de carton de pizza ou de papier toilette...

Mort au pilon ! Les livres invendus, libérons !

Contre ce « bibliocide » généralisé et cet attentat à la culture, et dans la lignée des « **Attentats poétiques et littéraires** » qui ont secoué le monde du livre le 11 septembre 2003 (où, pour rappel, des centaines de livres ont été partagés et déc-ouverts), le groupe **maelstrÖm reEvolution** s'est allié aux éditions de **L'Arbre à Paroles** et de **La 5^e Couche** pour organiser **une semaine du livre à prix libre**, durant laquelle la majorité des invendus ont été libérés au prix que leurs futurs acquéreurs voulaient leur attribuer.

L'événement s'est déroulé la semaine du **22 au 26 septembre 2009** et a mobilisé éditeurs, auteurs, commandos, révolutionnaires et amoureux du livre en tout genre.

Durant cette semaine du livre à prix libre, des commandos anti-bibliocides ont sillonné la ville pour **libérer les livres invendus**, des stands ont été tenus à Bruxelles, à Amay, mais aussi à Mons.

Bien plus qu'une simple libération, l'événement a permis de **conscientiser le lectorat du problème du pilonnage**, tout en créant un **rapport direct** entre les éditeurs, les auteurs, les commandos et le public. Discussions, échanges, révélations, rires et partage étaient de mise durant l'action. Cette dernière a permis de **remettre en question la valeur du livre** à l'heure actuelle. Voulons-nous considérer le livre comme un objet consommable et consommable, voulons-nous considérer le lecteur comme un client ?... Un livre est précieux, et il n'est pas trop tard pour lui attribuer le respect qu'il mérite.

Nous vous invitons à découvrir cette action en détails dans les pages suivantes. Bonne lecture et n'hésitez pas à vous joindre à nous l'an prochain pour de nouvelles **déLIVRances** !

AU RAPPORT MON COMMANDO !

1. RAPPORT DU COMMANDO TROUPE POÉTIQUE NOMADE

Jeudi 24 septembre à la Goutte

par Tom Nisse

(dans l'ordre alphabétique des intervenants)

Environ une septantaine de personnes dans ce bistrot où tamisée, la lumière ruisselle du plafond. Et une dizaine sur le trottoir près de la porte ouverte. Oyez.



« Parce qu'un poète brûle plus vite qu'un livre »

Damien Spleeters

Ben Arès

Voici venu ce que le mot barbare a de plus noble. La voix, la posture, les cheveux : rauques. Impassible face aux possibles atteintes à sa poésie. Sa poésie. Exploration des fouillis de la langue et de sa musique, exploration des fouillis de l'âme confrontée aux éléments (caressants et rudes, obscurs et lucioles) qu'offrent le réel et ses au-delà. Un long souffle au rythme monocorde. Qui engloutit.

Antoine Boute

Oui, la performance a du sens. Oui, la performance est jouissive. Oui, la performance a de l'impact. Oui, la performance pénètre les boyaux du public. Quand, comme ici, son ironie est subtile. Quand, comme ici, ses visées sont critique lucide. Quand le corps s'y met entier. Quand elle rugit. Quand elle fêle. Quand elle est tension maîtrisée. Pour vivement interpeller, puis retentir.

David Giannoni

Elle a beau être dure la retraite, il y en a qui néanmoins ne perdent rien en détermination. Ni en générosité.

Théophile de Giraud

La colère (et là, ce n'est plus de la rigolade) est un dandy vêtu de noir, coiffé d'une lame de cheveux noirs, armé d'un regard bleu félin ; et qui hurle, hurle face aux infamies, aux injustices, aux fascismes, aux politiciens minables, à l'hypocrisie ambiante, aux névroses sociales, au tout-marchand, à la planète pourrissante (vous étiez prévenus, ce n'est plus de la rigolade), hurle sa colère en vers, vers tranchants toujours et frontaux. Pour le reste il est jumeau de la bonté, franchises rigolades assurées. Triples.

Tom Nisse

Bien plus que satisfait de l'accueil des mots. Et encore merci aux musiciens et aux tenanciers du rade.

Benjamin Pottel

Un beau petit diable dans chacune des deux pupilles. Ce soir c'est lui le maître des cérémonies. Y a-t-il plus beau titre ? Entièrement assumé ce soir. L'introduction des poètes-performeurs est juste et de surcroît surprenante. Avec un sourire qui ravit les deux petits diables. Et avec une voix synonyme de chaleur. Puis la musique.

Fred Roth

Discret sur le tabouret avec sa basse, prince déchu d'une lointaine, très lointaine lignée appartenant aux légendes odorantes de ses forêts ardennaises. Puis la musique, la musique qui appuie les voix, qui pousse les voix, qui souligne et survole les mots, et qui ainsi participe avec puissance à l'invention directe de sentiments et à l'élargissement de la nuit.

Sofie Decock et Damien Spleeters

Voici venu un couple de chamanes. Elle avec le tambour des étendues et le sourire des fables. Lui avec ses mots hypnotiques et son attitude perçante. Des mots guérisseurs, des mots éveilleurs, mots nostalgiques d'un avenir autre, mots du fond des âges, mots rituels. Mots offrandes naissant en scansion cardiaque. Mots systole et diastole, diastole et systole... Mots bouquets et mots constellations. Mots donnés avec le rythme des origines, donnés à l'instant et donc à l'éternité. Le tout avec un regard ouvert sur un monde à ouvrir sans relâche.

Nicolas Villemarqué

Il dégaine sa trompette et adopte la troupe avec un vaste sourire. Il s'installe contre la vitre du bar, et puis, la musique. Doucement aiguë elle ondule dans la fumée de clopes, surgit de derrière les protagonistes du micro, heurte l'un ou l'autre verre, est à l'écoute et s'implique élégamment dans l'amplification de la nuit.

Antoine Wauters

Il n'y en a pas beaucoup qui, où qu'ils mettent les pieds et les mots, atteignent directement l'excellence et défient les lyrismes. Lui est jeune et en fait partie en toute beauté. Avec une nonchalance qui relève de l'humilité. Textes courts à voix chantante, mêlant érotisme et misère sociale, pureté et cruauté, désir, confusion et abandon, avec une assurance fragile et poignante à la fois, qu'elle soit de présence corporelle ou d'écriture poétique.

Comme avait dit l'autre avec son accent d'outre-océan : « je voudrais qu'il ne s'arrête jamais ».



3. RAPPORT « COMMANDO LANDAU »

Gare Centrale – Galeries St Hubert – Grand-Place

Vendredi 25 septembre 2009 de 19h30 à 22h

par Théophile de Giraud + rajoute de Xavier Löwenthal

Acteurs : Antoine Boute, Benjamin Pottel, Damien Spleeters, David Giannoni, Gaëtan Saint-Remy, Giulietta Laki, Keyvan Sayar, Sylvie Leroy, Théophile de Giraud, Xavier Löwenthal.

Vidéaste : Marco Zagaglia

Perturbateurs : les vigiles et les forces de l'ordre.



À 19h30 précises, le commando lança son opération dans la Gare Centrale autour d'un magnifique landau gorgé de livres à libérer et d'un Théophile de Giraud déguisé en bébé, avec linge, tétine et biberon rempli de bière (son médecin lui interdisant le lait). Très appliquée, Sylvie Leroy jouait le rôle de la maman et ne se privait pas de fesser le bébé lorsqu'il ne vendait pas bien. Mis de bonne humeur par cette démarche « bon enfant », les voyageurs en transit commençaient à sourire et à s'intéresser aux livres lorsque les vigiles de la SNCB interrompirent la fête sous prétexte que le commando ne possédait pas l'autorisation réglementaire requise.

La troupe de radieux lurons se mit donc en route vers les galeries royales Saint-Hubert, en plein centre de Bruxelles. S'emparant du landau, Xavier Löwenthal risqua d'emblée une incursion dans une confiserie, au grand rire des clients. La foule se piquant de curiosité pour la démarche, Antoine Boute, David Giannoni et Xavier Löwenthal saupoudrèrent de livres les dalles noires de la galerie afin de se réappropriier symboliquement l'espace urbain. Plusieurs autres membres du commando se couchèrent parmi les ouvrages et se firent statues jouissant du plaisir de lire hors toute contrainte. Ce fut l'audace de trop. Malgré un tonitruant coup de gueule de David Giannoni, la joyeuse troupe fut déboutée de la galerie par des vigiles et policiers fort peu tolérants qu'il ne devait pas faire bon croiser, en 1943, sur les miradors d'Auschwitz. Toujours en linge et cuisses au vent, Théophile fut même à deux doigts de se faire embarquer pour une soi-disante « atteinte aux bonnes mœurs » : de lois liberticides en lois liberticides, il est donc à craindre que les nombreux vrais bébés de Bruxelles montrant leurs jambes nues finissent désormais leur journée en cellule. Tchador et naziflics se sucent de mieux en mieux dans les chiottes de notre inertie.

Nullement découragé, le commando se fit une joie de se rabattre sur la Grand-Place : le succès et la liberté de partager furent enfin au rendez-vous, de nombreux livres étalés à même les pavés attirèrent les badauds comme des îles et ne tardèrent pas à tomber amoureux dans les bras de nouveaux lecteurs. Quelques SDF ayant été intrigués par la démarche, ils se virent ravis de pouvoir choisir plusieurs livres en toute gratuité : ce n'est pas tous les jours Noël.

Vers 22 heures, le landau presque vide, le commando mit le point d'orgue à sa jubilation en trucidant quelques cervoises hautement méritées. À Damme, en Flandre, certains exorcistes mutants prétendent avoir vu sourire longuement, cette nuit-là, la statue de Tjil Uilenspiegel.

UN COMPLÉMENT DE XAVIER LÖWENTHAL

Galleries Saint-Hubert

Nous sommes assis, lisant. Puis couchés. Keyvan, Damien et moi. Les livres sont posés un peu partout, autour de nous, sur les rebords des vitrines, sur les dalles de pierre bleue. David palabre déjà avec les gardes securitas, bientôt rejoints par la police. Les gens s'arrêtent, se penchent sur nos livres, furètent dans le landau de Théo qui déborde de livres. On leur explique l'action. Un vigile repousse quelques livres du pied. David s'empresse à leur secours. le vigile insiste, alors David s'emporte, comme un livre à prix libre, et engueule vertement le vigile. Monsieur se sont des LIVRES ça ! On NE MARCHE PAS SUR LES LIVRES monsieur ! Et de crier et d'énoncer les années de patient labeur de l'auteur peut-être même pas mort dont on foulait au pied les œuvres rassemblées. Le vigile pâlit. Sa lèvre se met à trembler. Il retient une larme. Il s'excuse deux fois. On le console. On lui offre un livre. Il prend le geste pour une moquerie. On le rassure, on l'assure. Il ne prend pas le livre.

Un policier teigneux crâne rasé interrompt ma lecture. Accent inimitable : monsieur, tu saurais pas t'asseoir ici, relevez-vous immédiatement. Et moi : comment ? mais je lis, monsieur. Et lui : relevez-vous immédiatement monsieur, ce n'est pas un endroit pour s'asseoir ici. Et moi : il y a plein de monde assis. Et lui : monsieur, s'il y a d'autres personnes assises ici, elles vont toutes se lever, ça vous allez voir ! Et moi : si vous me promettez que tous les autres se lèveront alors je veux bien me lever. Et lui, cric crac dans sa tête : où ils sont les autres ? Ben partout, là, là, et là, indiquant les terrasses. Pas content, le crâne rasé. Et la bonne petite vieille dame, à côté de moi, devant teigneux : oh mais monsieur, restez assis ! moi, j'aurais bien envie de m'asseoir aussi ! Et puis des gens qui disent aux flics qui s'impatientent : mais attendez, on n'a pas fini de choisir les livres ! Et les flics ils attendent un peu, puis on part quand même, et la bonne petite dame : oh monsieur, rasseyez-vous, lisez encore, tenez, je vais m'asseoir avec vous ! Mais merci ma bonne dame on va partir c'est pas grave.

Marco s'est réfugié dans le cinéma, à côté. On craint pour la caméra, et pour la bande surtout. Dans la salle, on projette un film d'art & d'essai, un fugitif poursuivi par les nazis. Je l'appelle, où es-tu marco ? tout va bien marco ? Chuchotements au bout du fil : « je me cache, je filme les flics, je suis au cinéma ». Les flics veulent qu'on quitte « leur territoire », verbalisent, à cause de la caméra. C'est interdit de filmer ici. Des touristes filment partout, où on leur dit de filmer. C'est interdit de filmer où on ne l'a pas dit. C'est interdit de filmer si ça a du sens. C'est interdit d'offrir des livres, que les gens choisissent, de déchoir ainsi les choses de leur statut marchand, d'en refaire des trucs magiques, dangereux. Les rassemblements de plus de trois personnes sont interdits, c'est une manifestation non autorisée. Partout, les groupes de touristes et les sorteurs s'agglutinent, mais ils n'ont pas de tract, pas de parole, ils consomment à prix fixe.

**Seule trace visuelle du « commando landau »,
le vidéaste ayant eu la rare élégance de ne partager les images qu'avec lui-même.**



Membre du jury du concours de poésie par SMS organisé par la Maison de la Poésie de Namur et dont le thème était « *J'écris ton nom, liberté...* » (2009). Chaque juré était chargé d'écrire un texticulounet commentant l'improbable phénomène de la poésie par SMS. Le nôtre s'intitulait séraphicosylphidozéphyriennement : *LiberT, jcrashturbe tn nm pr mieu te clititiller*.
<http://www.maisondelapoésie.be/UserFiles/File/jecristonnomliberte.pdf>

J'écris ton nom, liberté...

Concours de poésie par SMS
2009

Les membres du jury

Véronique THYBERGHIEN,

Présidente du Jury, animatrice radio « La Première » (RTBF)

Karin CLERCQ,

Chanteuse, auteure, compositrice et comédienne

Théophile de GIRAUD

Poète

Isabelle FONTAINE et sa classe,

Professeur de français

Jany PAQUAY,

Poète, comédienne
et animatrice radio « Vivacité » Namur (RTBF)

Ce qu'ils en disent...

LiberT, jcrashturbe tn nm pr mieu te clititiller.

Ce qui gifle de prime abord dans la poésie par SMS, c'est sa ravissante indiscipline et son espèce de génie dans la destruction de tous les codes langagiers conventionnels. Maintes contributions reçues regorgent de fantaisies orthographiques et grammaticales, sinon sémantiques, car le solécisme, volontaire ou non, est sans aucun doute la figure de rhétorique favorite de nos poètes 3G.

Je me réjouis pour ma part d'une telle anarchie active émanant de cerveaux juvéniles nés dans un réel de plus en plus cauchemardesque. Comme dans l'art brut, ce qui palpite ici est une rage de communiquer par cryptage en se moquant de toute règle extérieure, ainsi qu'en réaffirmant la souveraineté absolue du Moi, aussi chaotique soit-il, dans sa liberté de créer du radicalement autre.

Ponctuation assassinée, contractionfusions de vocables aux confins de l'intelligible, mélange orgiaque de lettres et de chiffres au sein d'un même « mot », triomphe des sonorités floues du babil sur la Loi despotique des graphèmes, ces épileptiques textodes à la liberté, tantôt exaltées, tantôt désespérées, laissent augurer du meilleur pour l'avenir : la révolution du langage s'étant enfin incarnée, la destruction de nos sociétés d'oppression ne saurait tarder.

Désormais confronté aux noces turbulentes du pirate Dada et de la marquise Oulipo, notre carcéral Ubunivers peut écrire, lui, son testament !

Théophile de Giraud

Evocation de l'*Aphorismaire à l'usage des futurs familicides*
dans un article sur les écrivains belges férus d'aphorismes
in *Le Carnet et les Instants* (avril-mai 2011, n°166)

SCUTENAIRE, CHAVÉE, MARIÈN ET AUTRES APHORISMEURS



Jean-Pierre VERHEGGEN

Scutenaire appelait les siens
ses « Inscriptions ». Sans doute
par sympathie pour Restif
de la Bretonne qui avait intitulé
ainsi le recueil de graffiti
qu'il avait gravés sur
les quais de l'île Saint-Louis.
Alain Delaunois nous le rappelle
dans la revue *Plein Chant*
qui en 1980 consacra
un numéro spécial à notre Scut
sans frontière (et non national !)

Mes « Inscriptions », note-t-il
lui-même, sont faites
« de maximes, d'historiettes
ou de déclarations marquant
mon enthousiasme pour
la bande à Bonnot ou pour
la révolution bolchevique ».

Jean-Pierre Verheggen,
en digne héritier, déroule
pour nous quelques-unes
des merveilleuses perles
poético-absurdes de Scut
et consorts.



Apparemment sans tri, enfilées à la va
comme je te pousse, bruts de coffrage, ces
Inscriptions constituent une sorte de jour-
nal de bord et s'apparentent aux écrits d'un
Chamfort ou d'un Lichtemberg (et son
fameux couteau sans manche auquel une
lame fait défaut), d'un Picabia ou d'un
Nietzsche aussi – tendance Ninietzsche Peau
d'Chien ! – ou d'un Xavier Forneret dont il
reçut en son temps l'éponyme Grand prix de
l'humour noir. Le tout dans un esprit plus
proche de celui du Père Duchesne ou d'un
Louis Forton et ses Pieds Nickelés que du bel
esprit, fine mouche et plume de gala, lequel
se voit non seulement parodié mais carrément
mis en pièce, dépecé, charcuté. Ce que nous
donne à lire Scut ce sont des adages revisités,

des pensées jadis élégantes aujourd'hui en
apnée, des contre-vérités limpides, des pré-
ceptes sur le flanc, des sentences à revoir de
fond en comble, des apophtegmes en déroute,
des morales fort peu moralisatrices, des asser-
tions péremptives qu'il déculotte sous nos
yeux ébahis ou des plaisanteries sans queue
ni tête qu'il nous raconte en picard érudit.
Oui ! il y a chez Scut à la fois une gaillardise
populaire et une éthique ouvrière, un amour
rabelaisien pour les sobriquets et un salut
amical à l'adresse de « l'admirable charabia
de Stéphane Mallarmé » ou de la grammaire
d'un Brisset dont *in memoriam* il nous livre
une irrésistible conjugaison géographique
planétaire : « J'ai bitte à Bruxelles. Tu as bitte
à Mexico. Il a bitte à Pampelune. Nous avons



page de g. Plaque commémorative, 20 rue de la Luzerne à Bruxelles
page s. Le Groupe surréaliste en Hainaut photographié
en 1939 par Marcel Lefrancq. De g. à d. : Achille Chavée,
Marcel G. Lefrancq, Louis Vandespigeele (assis),
Armand Simon et Fernand Dumont.
page s. La Fleur en Papier Doré, le rendez-vous
des Surréalistes bruxellois

bitte à Moscou. Vous avez bitte à Gènes. Ils ont bitte à Tombouctou. » À l'image de leur pays de pierre et de pavés – « ceux qui affermissent les routes et les émeutes » – note avec une évidente jubilation soixante-huitarde, Raoul Vaneigem, son biographe occasionnel et commentateur éclairé, pour la collection « Poètes d'aujourd'hui » chez Seghers en 1991, Scut pratique surtout et avec bonheur la formule lapidaire. Tantôt retournant comme un gant les expressions convenues et stéréotypées pour les inverser : « Je suis un grand séduit » ou « Je suis le premier venu » ou encore « Je suis trop honnête pour être poli » voire « Je suis atteint de soixante-dix-sept ans » en soulignant ironiquement que « Le moi des autres est haïssable » – ô roublardise ! –, tantôt, nous montrant que la poésie se niche là où on l'attend la moins, dans une sorte d'aberration géniale, telle : « L'Autriche. L'homme aussi » ou « Je vais mettre sommeil dormir » ; « J'ai plus de souvenirs que si j'avais Turin » ; « Nous sommes tous de Quimper » ou enfin « Mourir est un village ». Scut savait, comme pas un, être attentif à l'épaisseur des mots, à leur matière même, bref à ce dont ils étaient faits. Ainsi nous indiquait-il, exemples à l'appui, qu'une lettre – un infime écart ! – une homonymie apparemment saugrenue ou une coupure volontaire pouvaient en changer le sens. Sous son regard d'aigle « démocratie devenait-elle desmotscratie », « vraiment » divisé en son milieu « vrai ment » et « chère », comme dans chère amie, « chair amie » pour manifester

aux femmes qu'il aimait tant l'exacte portée de son désir. Déboulonneur de statues, de mythes et de maîtres à penser, il convoquait dans ses textes « L'entrepreneur Joseph II ou Saint Exupéry qu'il changeait en Antoine de Saint Exaspérant ». « La culture disait-il, je l'ai mais je ne la souhaite à personne. » Son autodérision – sublime ! – lui fit écrire et prédire : « Si on ne me lit plus dans mille ans, on aura tort ». Une merveille ! Quant à nos problèmes internes et éternels eux aussi – de territoires, de baragouins, de droits de sol et autres « foutaises » grandes comme un mouchoir de poche ! – il nous remettait en mémoire que « Le chant national de la Belgique est le champ de pommes de terre » et conseillait « Que chacun reste chez soi ! Les Maoris au Groenland, les Basques en Éthiopie, les Peaux-Rouges en Nouvelle-Guinée, les Picards à Samoa, les Esquimaux à Bratislava, les Papous en Wallonie, les Celtes en Sibérie, les Kalmouks en Provence... » Sur ce même plan et avec le même point de vue, un Marcel Mariën proposait dans son *À l'ombre de la proie* paru en « Poquettes volantes » au Daily-Bul, en 1968 déjà, pour en finir avec nos futilités communautaires « des mots croisés belges où les horizontaux seraient en français et les verticaux en flamand ». Plus noir, plus féroce – qu'on en juge par ce « Les cannibales n'ont pas de cimetière » – celui qui, dans « Le chemin qui ne mène pas à Rome » s'autoproclamait « le phraseur », défendra sa vie durant « la seule devise qui lui semble raisonnable :

Désobéir ». Ou prendre le contre-pied ! L'époque est-elle au « Wallen buiten » il nous propose un « Vietnam vlaams » ! Fait-on, toujours dans ces années-là, l'éloge dithyrambique de Rick Van Looy ?, il lui substitue un « Rabindranath du même nom ! Irréductible polémiste, tout serait à citer de ce qui relève de ce courant iconoclaste qui était son écriture en nous faisant passer d'une « confiture aux fruits défendus aux Amants de Vérole » ou « de la troisième fesse à la vieillesse moderne » et soigneusement distinguer « entrer chez une dame et entrer dans une dame ». Sa plus délicate trouvaille restant « Et le pape prit ses encycliques et ses claques » et parmi ses plus cinglantes : « Un aveugle aux yeux bleus » et « Tous les Kennedy sont mortels ». Notons encore – en corps ! – qu'au nez de Cléopâtre, Mariën préfère « les cuisses de Françoise Hardy, lesquelles si elles avaient été plus courtes » etc. C'est dans la même collection et chez le même éditeur que paraît « Mots roses, Moroses » de Paul Bourgoignie, l'inoubliable auteur de « J'ai des fin de moi difficiles » ou de « Quand tu es nue, ta robe ne fait pas un pli ». Auteur – entre autres de *La brouette aux longs-courts* chez Phantomas – dont les aficionados se passent et repassent comme sous le manteau et avec délice, ses subtilités telles : « Atchoum, c'est un peu d'éternité » ou « On appelle cérumen l'indiscrétion du petit doigt ». Étonnante et inépuisable maison que ce Daily-Bul dont, à l'occasion de son dixième



anniversaire personnel, la Fondation Folon a récemment remis à l'honneur « La campagne de dérision » que Bury, Alechinsky et Folon lui-même avaient prémonitoirement entreprise à propos de nos ridicules de tout ordre et nature. « Un sous-secrétaire d'état à la diphtongue (je cite de mémoire) y voisinant, ramolli par Bury, avec un garde-barrière linguistique. » Bref ! rien de nouveau sous le soleil où comme le précisait André Balthazar « Tout ce qui brie n'est pas roquefort ». Étonnante et désopilante enseignage également puisque c'est là que l'on découvre quelques maîtres de ce genre « court pour en dire plus long » : Marcel Havrenne ou Paul Colinet et son désarmant constat « L'écureuil a une plus belle vie que la moule parquée » ou, le plus connu d'entre tous, Achille Chavée qui, question ridicule, insistait sur le fait qu'« il est ridicule de faire le ventrilogue pour répondre à la voix de sa conscience ». Autre style en effet, saugrenu, drôle, impertinent mais toujours poétique et que l'on pourrait affilier à quelques recommandations de règlement d'atelier parodié, quelques mots d'ordre scolaire enfreint et dont les aphorismes – qu'il baptise « décoctions » (dans la veine d'un Michaux qui recommandait de toujours laisser infuser davantage) – débudent en effet le plus souvent par un « il convient ou il est superflu ou il est contre-indiqué » (en l'occurrence dans ce cas-ci de faire un suçon à sa grand-mère) suivi d'une chute généralement chaplinesque, irrésistible dans son impact. Tout

le monde en connaît au moins deux ou trois, telles : « On devrait exiger de chacun un certificat de folie passagère » ou « Si vous êtes accusé d'avoir volé la lune, il faut plaider coupable » ou le célèbre « Un jour je n'entrerai pas à l'académie », aussi la place nous étant comptée, citons quelques giclées (comme disait Frédéric Dard de celles de Scut qu'il admirait sans réserve) de ceux sur qui nous aimerions revenir plus longuement un jour. André Stas : « Et d'abord, c'est où Sodome ? Un petit trou à côté de Gomorrhe » ou « Un empêchement de dernière minute se décide parfois des heures à l'avance » et – cerise sur le gâteau ! – « Vache qui rit vendredi, dimanche corrida ». Ce même jour de la semaine où selon Jean Dyrpréau « les poissons pratiquants bouffent du curé ». Sans oublier Dotremont signalant « Je suis tombé bien bas, j'habite une mansarde » ou Théodore Koenig qui, écrivant hymen comme il m'aime, poursuit en signalant « hymen, un peu, beaucoup, à la folie ». Dans *Yasmine bazar* (aux Marées de la Nuit) Xavier Canone nous parle quant à lui de « la femme de ses vies » et nous rapporte que « Freddy Plongin qui porte de nouvelles lunettes tient à nous préciser que double foyer ne signifie pas bigamie ». Il faudrait encore citer Pierre Tréfois, Louis Savary ou Claude Bauwens qui tous trois pratiquent avec jouissance cette exigeante discipline. Ainsi Bauwens nous informe-t-il ponctuellement au frontispice du journal trimestriel satyrique de Serge Poliaert, *Li Batia moürt*

soit que « La méréule envahit le radeau de la méduse ». C'est en wallon du même Hainaut que Pierre Faux, révélé entre autres par Jules Beaucarne et Bernard Gillain, nous en distille, avec une bonhomie souriante à la Scut, des flopées et des flopées, tous plus matois les uns que les autres, ce qui donne dans leur traduction (et donc leur perte de saveur) : « On n'a jamais entendu dire qu'un limaçon avait eu un infarctus » ou « On ne va pas chercher des œufs quand il y a du verglas » et « Il y en a, ils tomberaient dans la Sambre qu'ils remonteraient avec une jeune fille au bras ». Quelle chance, non ? Enfin – bien que cette recension soit loin d'être exhaustive ! – signalons pour la bonne bouche la réédition de l'œuvre complète de Jean Dyrpréau au Taillis Pré chez Yves Namur (qu'il en soit remercié !). Poète du « souffle court » c'est Jean Dyrpréau qui répondant à l'enquête « Qui êtes vous ? » menée par le Daily-Bul en son temps, émit un définitif « Je suis l'homme de ma vie » ou écrit ailleurs « Elle avait perdu sa virginité dans une blanchisserie ».

Pointons encore parmi les nouveautés en librairie, un *Aphorismaire à l'usage des futurs familicides* du remuant Théophile de Giraud où familles, religions, phratries, société et procréation sont impitoyablement passés à la moulinette et laissons le dernier mot à Geert van Bruaene, dit le Petit Gérard, dont l'estaminet bruxellois La Fleur en papier doré affichait un irrésistible et invincible : « Tout homme a droit à 24 heures de liberté par jour. »

**Présentation du « Prix Littérature Vieillesse »
in *Le Vif* – *L'Express* (07 octobre 2011, n° 3144)**

« Wallonie, mon amour ! »

Plus de 3 000 photographes, amateurs et professionnels, ont participé au concours « Wallonie, mon amour ! » organisé par le SPW (Service public de Wallonie). Les lauréats en sont maintenant connus... sauf celui du Prix du public, qui a été annulé. Tout le monde pouvait en effet voter par Internet pour sa photo préférée, mais, comme le disent de façon diplomatique les organisateurs, « un certain nombre de participants ont eu recours à des techniques douteuses », mais sans doute technologiquement avancées pour créditer leur propre compte, en pleine nuit, de plusieurs centaines de votes quasi simultanés. Le vote « papier » a encore de beaux jours devant lui. M.D.



Prix littérature vieillesse

Après la remise à Harvard des prix « IgNobel » décernés aux recherches les plus farfelues (un chercheur de la KUL s'est vu récompenser pour avoir étudié l'influence d'un besoin pressant sur la capacité de jugement), c'est au tour de joyeux surréalistes de France et de Belgique (Théophile de Giraud, Laurent d'Ursel...) de remettre, le 15 octobre prochain, au café Cirio à Bruxelles le prix Littérature vieillesse. Comme pour les deux précédentes éditions, remportées par Guillaume Musso et Marc Lévy, le prix récompensera « un ouvrage de littérature molle et peureuse, frileuse et débilitante, texte idéal pour radoter au fond de son lit et bavoter un peu », expliquent ces iconoclastes. Les nominés sont Bernard-Henri Lévy, Jacques Chirac, Jean Rolin, Pierre Mertens, Hervé Le Bras et Claude Allègre. Les lots consistent en des paires de charentaises bas de gamme. F.J.O.

MANIF D'EXTRÊME DROITE: CLIMAT TENDU

L'affaire est française, mais également belge. C'est que Nation, un mouvement d'extrême droite basé à Bruxelles, figure au nombre des organisateurs de la manifestation « identitaire » prévue à Lille ce samedi 8 octobre. Selon la presse du nord de l'Hexagone, Opstaan, l'association de jeunes de la controversée Maison flamande lilloise, maître d'œuvre de la manif, attendrait quelque 600 participants français et belges. Et la crainte de débordements a d'ores et déjà rendu le climat tendu. Martine Aubry, maire socialiste de Lille, a demandé une interdiction pure et simple à la préfecture. Laquelle a rappelé qu'une telle décision doit être solidement motivée. R.P.

Les femmes de classe ne s'enthousiasment pas uniquement devant des chaussures pour femmes classiques.

LLOYD
GERMANY

Athus: Lichtfus | **Aubel:** Mommers | **Bastogne:** Meis & Cosse | **Belle-Ile:** Escapade | **Bertrix:** Seinlet | **Bièvre:** Bourguignon Yvette | **Binche:** Pages Confort | **Blegny:** Lehane | **Bütchenbach:** Brüls | **Dour:** Surin | **Eupen:** Salamander Schuhhaus – Fischer | **Florenville:** Chleide | **Grivegnée:** Marie-Thérèse Jeanmart | **Hognoul:** Escapade | **Jemeppe:** Escapade | **Neupré:** Escapade | **Rochefort:** Ballaux | **St. Vith:** Der Schuhladen | **Tournai:** Coisne Jeunesse

Pour de plus amples informations: tél LLOYD-Belgique 03/326.01.41 www.lloyd.de

Compte-rendu aussi mensonger que malveillant, in *Le Soir* (29 mai 2012), de la « Nuit de la Belgique Sauvage » au Festival des Etonnants Voyageurs à Saint-Malo. Curieusement, alors que la moitié des interventions brassaient d'un contenu politique marqué, les folliculaires se sont sentis obligés de faire l'impasse sur celui-ci en ne mentionnant que la dimension potache des performances, quitte à verser dans la diffamation la plus nauséabonde. Bref, il eût fallu se montrer sauvage mais de façon nunucho-bourgeoise afin que les nouveaux chiens de garde trouvassent tendre et bel os digne de leur édenté dentier. Il est vrai que des personnages haut placés « au sein de la délégation belge » tenaient en laisse et qu'il est toujours plus doux de sucer une verge que de s'en faire battre.

Littérature / « Etonnants Voyageurs » à Saint-Malo

Une « invasion » belge dans le festival



LA BELGIQUE a débarqué en force à Saint-Malo. Rescapés de la « Nuit magique », très appréciée par les Malouins pour sa liberté de ton, sur la plage longeant le Festival, de haut en bas et de gauche à droite, Noël Godin, Théophile de Giraud, Fanchon Daemers, Eric De Jaeger et André Stas, auxquels se sont joints Pierre Dubois et quelques festivaliers. © GAËL LE NY/ETONNANTS VOYAGEURS.

LES PRIX

Prix Ouest-France Etonnants Voyageurs Libar Fofana, *L'étrange rêve d'une femme inachevée*, Gallimard

Prix Nicolas Bouvier: John Vaillant, *Le Tigre*, Noir Sur Blanc.

Prix Joseph Kessel Rithy Panh et Christophe Bataille, *L'élimination*, Grasset

Prix Robert Ganzo de poésie Marie-Claire Bancquart pour son œuvre.

Prix « Gens de mer » Jean Rolin pour son œuvre à caractère maritime.

Grand Prix de l'Imaginaire, roman francophone Roland C. Wagner, *Rêves de Gloire*, L'Atalante, et Prix spécial aux éditions José Corti.

Infatigables, les mouettes enfilent les rues de Saint-Malo à quelques mètres du sol. La nuit, elles veillent sur la ville pendant que dorment les Etonnants Voyageurs. Ceux-ci sont soumis à rude épreuve. Les cadences infernales des signatures, rencontres, débats et autres spectacles ont eu raison des enthousiasmes les plus fervents. Dimanche, Dinaw Mengestu (*Ce qu'on peut lire dans l'air*) baillait entre deux dédicaces.

La 23^e édition d'Etonnants Voyageurs, inaugurée samedi, a cependant conservé l'esprit aventurier et festif que Michel Le Bris a insufflé dès les débuts. Il ne s'agit pas que de vendre des livres, mais de prouver comment le monde s'ouvre dans les pages où les écrivains le racontent.

Alexis Jenni, prix Goncourt 2011 avec *L'art français de la guerre*, observe cette agitation avec un sourire en coin. Inconnu il y a un an, à la tête de quelques manuscrits refusés et d'un premier roman qui allait connaître un destin exceptionnel, il est maintenant de toutes les manifestations littéraires. « *Je n'ai pas*

L'ESSENTIEL

- La 23^e édition du Festival Etonnants Voyageurs s'est déroulée à Saint-Malo.

- Une quarantaine d'écrivains belges francophones en étaient les invités d'honneur.

- Une délégation importante qui a remporté un grand succès auprès des festivaliers.

un week-end libre avant le 20 septembre », dit-il.

Au hasard des déambulations, on croise Ian Rankin, auteur écossais de polars et créateur de l'inspecteur Rebus. Jacques Daras, poète du Nord de la France, qui s'emballa à l'idée de l'épopée. François Garde, Goncourt du pre-

mier roman, une fleur blanche derrière l'oreille, en conversation avec des lecteurs. A Lionel Trouillot, une dame demande si elle a fait le bon choix en achetant *La belle amour humaine*. Rithy Panh offre *L'élimination* à un policier à la retraite qui s'occupe de femmes violées et qui, faute de réussir à refuser ce cadeau, en acquiert un autre exemplaire. Plus loin, Anne-Marie Métaillé couve les auteurs de *Dernières nouvelles du Sud*, Luis Sepúlveda et Daniel Mordzinski, qui photographie les visiteurs.

Sans chercher, on croise des Belges partout, dans les débats, les allées, les stands, les rues. Philippe Suinen, patron de Wallonie-Bruxelles International, est enchanté du succès rencontré, de la collaboration avec le Festival, de la diversité de notre littérature qui a été présentée et a suscité toutes les curiosités. « *Les lecteurs qui nous ont entendus en débat viennent souvent discuter avec nous lors des dédicaces* », observe Diane Meur.

L'exposition des illustrateurs jeunesse est superbe et bien accrochée. Celle de Franquin aussi.

Partout des Belges. Qui parlent de surréalisme et de fantastique, cherchent à définir leur étrange pays, dessinent une ville de Bruxelles européenne, n'oublient pas qu'on ne leur rendra pas le Congo – et tant mieux.

Ils donnent parfois un spectacle comme *La nuit de la Belgique sauvage !* – et tant pis. Car la « sarabande déjantée » annoncée a été une interminable pochade où l'intelligence hurlait, de plus en plus fort mais sans jamais être entendue : au secours ! Les rires venus de la salle masquaient mal l'indigence d'une soirée où le mauvais goût n'a été que du mauvais goût, quand certains aimeraient le voir admiré comme un art. Cette fausse note est passée presque inaperçue (sauf au sein de la délégation belge, qui en discuta longuement) dans la masse des activités du festival. Les Belges feront désormais partie du programme malouin annuel. Cap sur la 24^e édition, à la Pentecôte 2013. ■

LUCIE CAUWE
PIERRE MAURY

Les débats du Festival 2012 bientôt sur le site www.etonnants-voyageurs.com.

Et pourtant la même « Nuit de la Belgique Sauvage » put se targuer d'un joli succès à Paris. La « retransmission sur écrans géants » rêvée par la journaliste eût permis d'objectiver un peu les choses... (Annonce de la « NBS » in *Le Soir*, 25 mai 2012)

ramme à la cité malouine

« Belgissime » nuit

Ce sera la fièvre du samedi soir au théâtre Chateaubriand où est annoncée de 21 heures à 1 heure du matin la « Nuit de la Belgique sauvage ! ». Rien de moins. Ce rendez-vous débridé, déjanté, sera piloté par André Stas, écrivain et plasticien, l'« entartreur » Noël Godin et le poète Jean-Pierre Verheggen. Performeurs insolites, poètes, pataphysiciens, ciseleurs d'aphorismes vont se succéder dans une folle sarabande, pour une nouvelle version, plus sauvage encore, du spectacle qui avait fait salle comble au Centre Wallonie-Bruxelles à Paris en mars 2011. On rêve d'une retransmission sur écrans géants sous nos cieux. L. C.

Fleurs sauvages

Toutes les illustrations du dernier album en date de Benoît Jacques, le magnifique *Vivre (un poème pour)*, seront exposées à Saint-Malo (Ronde Surcouf, Palais du Grand Large). Un livre plein de fleurs sauvages, de toutes les couleurs et dessinées selon différentes techniques, plein de mots du quotidien et de joie de vivre au jour le jour. Un épatant travail qu'on peut aussi appréhender, sans se déplacer, en parcourant cet objet littéraire (www.benoitjacques.com), aux pages non coupées à ne pas couper. L. C.



Aveu terrible de Vincent Cheynet, dans le cadre de sa critique du livre *Moins nombreux, plus heureux : l'urgence écologique de repenser la démographie*, in journal *La Décroissance* (circa avril 2014) : les dénatalistes sont des êtres scientifiques et matérialistes. Bref, la mystique et le délire hallucinatoire sont du côté des natalistes pseudo-humanistes naïvement écologistes, mais économiquement décroissants. On s'en serait douté : nous en avons désormais la preuve.

Misanthropie

On pouvait s'attendre au pire devant le livre *Moins nombreux, plus heureux* coordonné par Michel Sourrouille. Les adeptes du malthusianisme sont souvent obsessionnels dans leur démarche et leur scientisme les conduit régulièrement à la misanthropie. Nous n'y échappons d'ailleurs pas dans cet ouvrage collectif ou un des auteurs rêve, par exemple, du « jour où une femme enceinte aurait honte de sortir dans la rue, percée de jeunes regards désapprobateurs... » (page 90). Il nous y est donc rappelé que l'homme « n'est qu'un mammifère comme les autres » (p. 51), que « nous appartenons à une espèce de singes qui s'appellent les humains » (p. 62). Cette vision scientiste faussement éclairée mais véritablement mutilée de l'humanité n'est-elle pas en parfaite adéquation avec le capitalisme qui nous veut comme de simples agents économiques échappant à toutes autres dimensions ? « Le problème n'est nullement le mode de vie, mais la quantité d'individus qui pratiquent le mode de vie » (p. 16), est-il précisé en introduction. Et c'est vrai que la planète pourrait aisément supporter 100 millions d'individus vivant avec 2 voitures, 2 téléviseurs ou 4 iPhone. Le problème est-il donc bien là ? En faisant de ce point, certes important mais annexe, la condition de tout, les malthusiens s'enferment dans un matérialisme étriqué désespérant. Reste dans ce livre bien écrit de nombreuses informations et réflexions importantes. V. C.

Michel Sourrouille (dir.), *Moins nombreux, plus heureux. L'urgence écologique de repenser la démographie*, éditions Sang de la terre, 2014 (176 pages, 16 euros).



**Manifeste anti-nataliste miraculeusement mentionné
in Le Monde – Le Monde des Livres (26 février 2016)**

Le Monde
Vendredi 26 février 2016

Traversée 3

Notre château

d'Emmanuel Régniez,
Le Tripode, 142 p., 15 €. Octave, le narrateur, et sa sœur Vera vivent seuls dans leur « château », en réalité une maison bourgeoise héritée de leurs parents. Jouant avec les codes du roman gothique (des fantômes, une forêt mystérieuse, des orphelins coupés du monde), Emmanuel Régniez met en scène deux enfants déçus par le réel qui se réfugient dans leur imaginaire. Dans ce premier roman teinté d'inquiétante étrangeté, l'auteur fait du château un personnage à part entière, qui aura sa part de responsabilité dans la tragédie à l'œuvre. Singulier et entêtant.

Le Grand Vivant

de Patrick Autréaux,
Verdier, 44 p., 9 €. Tandis qu'un cyclone se prépare, un homme observe un vieil orme depuis sa fenêtre et repense à son grand-père défunt. Bientôt, c'est tout un monde invisible qui se révèle à travers le flux de pensées du narrateur, plongé en son for intérieur. Ce « poème debout », comme aime à le qualifier son auteur, brouille les frontières entre la réalité et le rêve – ou plutôt le cauchemar. Patrick Autréaux y explore la part d'ombre qui nous habite, et opère une profonde réflexion sur la perte. L'histoire d'un deuil vécu comme une tempête intime.



Le Cas Annunziato

de Yan Gauchard,
Minuit, 126 p., 12,50 €. Le traducteur Fabrizio Annunziato se retrouve accidentellement enfermé dans la cellule du moine Fra Angelico. L'expérience se prolonge et devient l'occasion pour lui de s'extraire de son quotidien, tandis qu'au dehors gronde la colère du peuple italien qui manifeste contre la politique de Berlusconi. Multipliant les adresses au lecteur, Yan Gauchard interroge la solitude de l'homme contemporain et fait de son « cas Annunziato » un éloge de la fuite ludique et ingénieuse.

Trois romans mettent en scène des individus coupés du monde, reclus en eux-mêmes. Des enfermements, choisis ou non, qui sont autant de portes vers un autre rapport au réel

Fenêtres ouvertes sur huis clos

AVRIL VENTURA

Le titre du premier roman d'Emmanuel Régniez, *Notre château*, annonce quelque chose de la façon dont le réel sera traité tout au long du récit. Ainsi le « château » dans lequel vivent les deux protagonistes, Octave et sa sœur Vera, n'en est-il pas vraiment un : c'est une grande maison bourgeoise, héritée à la mort de leurs parents ; simplement ils la rêvent comme tel, tout comme la vie qu'ils y mènent, à l'écart de tout et de tous, est une vie rêvée. A l'abri de l'extérieur, dont ils se désintéressent un peu plus chaque jour, le frère et la sœur se racontent des histoires de roi et de reine, de fées et de forêt mystérieuse, et s'inventent un monde qui leur est propre.

Comme *Notre château*, *Le Grand Vivant*, de Patrick Autréaux, et *Le Cas Annunziato*, de Yan Gauchard, inscrivent leur intrigue au cœur d'un huis clos et donnent l'occasion à leurs personnages, en les coupant du monde, de faire l'expérience d'une profonde introspection. Ils s'écartent, par la même occasion, du doute sur la réalité de ce qui les entoure : le monde, dès lors qu'il se soustrait à notre regard, existe-t-il pour lui-même ? N'est-il jamais autre chose que ce que l'on projette sur lui ?

Au moment où s'ouvre le roman d'Emmanuel Régniez, le quotidien sans surprise du narrateur, Octave, est sur le point de basculer. Avec la précision d'un rapport de police, il raconte avoir aperçu sa sœur un jeudi 31 mars à 14h32 dans le bus 39, qui va de la gare à la cité des 3 Fontaines. Il n'en faut pas plus pour semer le trouble dans la vie réglée du château : une cigarette retrouvée allumée dans la bibliothèque, un singulier livre en grec qui apparaît, des rideaux qui saignent... La demeure devient le théâtre d'événements étranges et inquiétants. D'autant que Vera ne sort jamais du château, ne prend pas le bus et déteste la ville. Seul Octave s'aventure, le jeudi, pour réapprovisionner leur bibliothèque auprès du libraire.



Tout un monde en somme, un peu du monde lui-même. Car le « pire », la véritable désolation, c'est finalement quand les choses ne sont plus habitées, quand « une feuille, un arbre, ne sont que feuille ou arbre ». Lorsqu'il n'y a plus de lien invisible entre elles et les êtres, lorsque nous est retirée la possibilité de projeter notre chagrin sur l'écran du monde.

Si dans *Notre château* et *Le Grand Vivant* le monde extérieur n'existe pas pour lui-même et n'est qu'un décalque de l'intériorité des narrateurs, il existe bel et bien dans le roman de Yan Gauchard, *Le Cas Annunziato*.

Le monde, dès lors qu'il se soustrait à notre regard, existe-t-il pour lui-même ?

Mais c'est un brouhaha permanent, un joyeux fracas, dont le protagoniste, le traducteur Fabrizio Annunziato, va chercher à s'extraire. En visite au Musée national San Marco à Florence, il est victime d'une mauvaise blague et se retrouve enfermé dans la cellule n° 5, ancien appartement du moine Fra Giovanni – connu postérieurement sous le nom de Fra Angelico (1400-1455). Il y passera plusieurs jours et plusieurs nuits, le personnel du musée faisant grève, à l'instar du pays, pour protester contre la politique de Silvio Berlusconi.

Seulement, ce qui aurait dû être vécu comme une contrainte va vite se révéler une forme de libération pour le traducteur, qui en profite pour avancer sur un manuscrit en cours. Lorsque enfin il sera libéré, ce sera pour atterrir en prison, soupçonné d'accointances avec la lutte armée, dans une Italie encore aux prises avec le spectre brigadiste. Mais, de cellule en cellule, Annunziato fait preuve d'une étonnante capacité d'adaptation, tant et si bien qu'une fois relaxé il demande à pouvoir réintégrer la chambre du moine.

Car il s'agit bien de cela dans le roman de Yan Gauchard : d'un enfermement choisi, assumé, qui, au lieu de restreindre le traducteur dans ses capacités, va au contraire le soulager de quelque chose, lui permettre de se retirer de la comédie humaine. Mais, si d'autres pourraient vivre ce retour sur soi imposé comme une opportunité, ce n'est pas le cas de Yan Gauchard.

Car si le frère et la sœur ont décidé de s'isoler, c'est pour se consacrer à la lecture, eux qui se disent « hantés » par les livres. L'immense bibliothèque, présentée comme « une porte ouverte sur le monde », ouvre en réalité sur leur univers à eux – puisque Octave et Vera ne retiennent de leur environnement que ce qu'ils décident d'en percevoir. Ainsi les différents titres qui emplissent les rayons de la bibliothèque renvoient-ils tous à leur histoire personnelle : des lectures préférées de leurs parents (*Hamlet*, *Les Hauts de Hurlevent*) au fameux *L'Art de guillotiner les procréateurs*, de Théophile de Giraud, chacun semble témoigner de la tragédie familiale à l'œuvre.

Mais, avant d'être des lecteurs, Octave et Vera sont surtout les auteurs de leur propre légende : celle de deux enfants déçus par le réel, qui décident de se réinventer. La force du texte d'Emmanuel Régniez, servi par une langue d'une sobriété parfaitement efficace, réside dans ce tour de passe-passe : si, dans un premier temps, le lecteur pense que l'irruption du fantastique vient perturber le quotidien du château, il comprend que c'est au contraire la réalité qui est menaçante. Et tout ce qui peut contraindre Octave et Vera à s'y con-

fronter (miroirs, photographies) est volontairement écarté de la demeure.

« De quoi a-t-on le plus peur, de ses fantômes ou de ses fantasmies ? » La question posée par Octave pourrait aussi bien être celle du narrateur du *Grand Vivant*, de Patrick Autréaux. Alors qu'un cyclone menace à l'extérieur, un homme observe le vent souffler depuis sa fenêtre et repense à la mort de son grand-père, qu'il a accompagné dans son agonie. L'occasion pour lui d'effectuer une véritable plongée intérieure, dont il ressortira profondément transformé.

Bien vite, il apparaît que la tempête est avant tout intime, que c'est en lui-même qu'un bouleversement s'opère. Après tout, « qu'est-ce qu'un cyclone sinon une immense tristesse qui n'arrive pas à se dire ? » Car l'intériorité du narrateur n'a rien de mystérieux, elle est tout simplement

Extrait

« Voilà très précisément ce qui... » | « Il y a un être fabuleux, je l'ai lu... » | « Si le hasard avait été prodigue... »

trouble dans la vie réglée du château : une cigarette retrouvée allumée dans la bibliothèque, un singulier livre en grec qui apparaît, des rideaux qui saignent... La demeure devient le théâtre d'événements étranges et inquiétants. D'autant que Vera ne sort jamais du château, ne prend pas le bus et déteste la ville. Seul Octave s'y aventure, le jeudi, pour réapprovisionner leur bibliothèque auprès du libraire.

monde », ouvre en réalité sur leur univers à eux – puisque Octave et Vera ne retiennent de leur environnement que ce qu'ils décident d'en percevoir. Ainsi les différents titres qui emplissent les rayons de la bibliothèque renvoient-ils tous à leur histoire personnelle : des lectures préférées de leurs parents (*Hamlet*, *Les Hauts de Hurlevent*) au fameux *L'Art de guillotiner les procréateurs*, de Thé-

par le réel, qui décident de se réinventer. La force du texte d'Emmanuel Régñez, servi par une langue d'une sobriété parfaitement efficace, réside dans ce tour de passe-passe : si, dans un premier temps, le lecteur pense que l'irruption du fantastique vient perturber le quotidien du château, il comprend que c'est au contraire la réalité qui est menaçante. Et tout ce qui peut contraindre Octave et Vera à s'y con-

celle du narrateur du *Grand Vivant*, de Patrick Autréaux. Alors qu'un cyclone menace à l'extérieur, un homme observe le vent souffler depuis sa fenêtre et repense à la mort de son grand-père, qu'il a accompagné dans son agonie. L'occasion pour lui d'effectuer une véritable plongée intérieure, dont il ressortira profondément transformé.

Bien vite, il apparaît que la tempête est avant tout intime, que c'est en lui-même qu'un bouleversement s'opère. Après tout, « *qu'est-ce qu'un cyclone sinon une immense tristesse qui n'arrive pas à se dire ?* » Car l'intériorité du narrateur n'a rien à envier au paysage dévasté qui s'offre à son regard : culpabilité, peur, chagrin se côtoient dans ce monde invisible, le seul qui vaille, tant et si bien que celui du dehors n'apparaît plus que comme sa projection. Ainsi le vieil orme que le narrateur observe depuis sa fenêtre le renvoie-t-il à son aïeul défunt et, si d'aventure il s'effondre, le grand-père mourra une seconde fois. Bientôt, c'est l'œil du cyclone qui regarde à l'intérieur, depuis le dehors.

Ici, ce ne sont pas les esprits de la nature qui menacent mais ceux qui hantent nos âmes. *Le Grand Vivant* est un texte sur ce qui nous habite, sur ce que l'on porte en soi de noirceur, de doute, de crainte, mais aussi sur notre capacité de rédemption. Les hommes et les choses n'y sont jamais ce qu'ils semblent être, ne valent pas pour ce qu'ils sont mais pour ce qu'ils cachent, ce qu'ils abritent.

souçonné d'accointances avec la lutte armée, dans une Italie encore aux prises avec le spectre brigadiste. Mais, de cellule en cellule, Annunziato fait preuve d'une étonnante capacité d'adaptation, tant et si bien qu'une fois relaxé il demande à pouvoir réintégrer la chambre du moine.

Car il s'agit bien de cela dans le roman de Yan Gauchard : d'un enfermement choisi, assumé, qui, au lieu de restreindre le traducteur dans ses capacités, va au contraire le soulager de quelque chose, lui permettre de se retirer de la comédie humaine. Mais, si d'autres pourraient vivre ce retour sur soi imposé comme une opportunité de réaffirmer leur identité, l'inverse se produit pour le traducteur, qui devient « spectral » à la fin du récit : le cas Annunziato est un cas d'effacement, l'histoire d'une émancipation ultime. Ou comment, après s'être affranchi du monde extérieur, un homme parvient à s'affranchir de lui-même, jusqu'à disparaître.

Que ce soit l'homme qui cherche à s'extraire d'un monde extérieur avec lequel il n'est plus en adéquation ou, au contraire, le monde qui se refuse à lui, ne parvient plus à le « comprendre », au propre comme au figuré, dans ces trois récits, le huis clos est toujours le résultat d'une profonde scission entre les protagonistes et l'univers dans lequel ils s'inscrivent. Renvoyés à eux-mêmes, exclus par le réel, il ne leur reste plus qu'à ouvrir la porte intérieure qui les mène, et le lecteur avec eux, vers l'imaginaire. ■

Extrait

« Voilà très précisément ce qui s'est passé. Le jeudi 21 mars à 14 h 32, j'ai vu ma sœur dans le bus n° 39 qui va de la gare à la cité des 3 Fontaines, en passant par l'hôtel de ville. Je vais tout de suite dire quelque chose : ma sœur ne prend jamais le bus, ma sœur ne va jamais en ville. Elle déteste aller en ville. Elle déteste la ville. Elle déteste le bus. (...) Je m'appelle Octave. Ma sœur s'appelle Vera. Nous vivons ensemble, dans la même maison, que nous appelons : Notre château. Nous ne fréquentons personne, ne parlons à personne et vivons tous les deux, rien que tous les deux, dans Notre château. »

NOTRE CHÂTEAU, PAGES 13-14

« Il y a un être fabuleux, je l'ai lu quelque part, dont le pouvoir est de manger les mauvais rêves. C'est un fauve avec de larges pattes, capable de sauter sur ses proies en un clin d'œil, une tête d'éléphant, de grosses oreilles qui entendent le moindre souf-
fle, et une trompe qui aspire les humeurs invisibles. Le Baku est un être doux et humble, mais sans pitié. Chaque matin au lever du soleil, il s'approche des enfants qu'on lui a confiés et, de ses lèvres délicates, déniche la vermine qui les hante. (...) Sait-il de quoi sont faits notre avenir et le passé ? Sait-il lire de cette manière qui lave sans que rien ne soit dit, sinon par la présence ? »

LE GRAND VIVANT, PAGE 21

« Si le hasard avait été prodigue et avait tenu à prévenir de façon emphatique Fabrizio Annunziato des bouleversements majeurs à venir, de la destinée qui va se dessiner à la suite de son enfermement dans ce couvent dominicain du XIII^e siècle, il aurait placé le traducteur trentenaire cellule numéro 3, face à l'Ébouissante fresque de L'Annonciation, histoire fantastique où l'ange Gabriel visite Marie (...). Mais non, les mains de la destinée, s'il faut l'appeler ainsi, se sont arrêtées dans le domaine de l'infrarouge et des boules de cristal. Donc on ne fait pas le coup de L'Annonciation. »

LE CAS ANNUNZIATO, PAGES 17-18

Manifeste anti-nataliste curieusement égaré dans la bibliothèque des parents des protagonistes du roman Notre château d'Emmanuel Régniez.

Chaque année, je relis les livres préférés de mes parents. Une année, je commence par le livre préféré de mon père, l'autre année par le livre préféré de ma mère. J'alterne. Comme si je ne voulais pas, comme si je ne

pouvais pas, donner de préférence au livre de mon père, au livre de ma mère. À mon père ou à ma mère.

J'ai l'impression qu'en lisant ces livres, les livres préférés de mes parents, je les sors de l'oubli, je les fais revivre, je les fais revenir parmi nous, le temps de la lecture.

Véra n'a jamais lu les livres préférés de nos parents. Elle refuse même de lire un livre de la bibliothèque de nos parents. Dernièrement, elle voulait lire *La Peau de chagrin* et elle m'a demandé de le racheter, alors qu'il est dans la bibliothèque de nos parents. Mais elle ne veut pas lire ce qui vient de la bibliothèque de nos parents. Si bien que presque tous les livres de la bibliothèque de nos parents sont en double dans Notre Bibliothèque.

J'ai feuilleté avec soin chacun des livres de la bibliothèque de nos parents. Je pensais que je trouverais une lettre, un mot, un signe, quelque chose qui les rappelle. Il n'y avait rien. Pas de note. Pas de lettre. Pas de carte oubliée. Une bibliothèque vierge de souvenirs.

Notre Bibliothèque est notre bien le plus important.

Je voudrais pouvoir dire ici et maintenant tous les ouvrages qu'elle contient, qu'elle protège. Je voudrais pouvoir dévoiler quelques livres excentriques, de ceux qui sont faits hors de toutes les règles, de ceux qui sont faits hors de toute contrainte de style et de composition. Mais dans Notre Bibliothèque, il n'y a pas l'*Hypnerotomachia*

Poliphili. Il n'y a pas le *Prime nove del Altro Mondo*. Pas d'exemplaire des *Pensées* de Simon Morin. Pas d'exemplaire de *La Quintessence du quart de rien et la Sextessence diallactique* du sieur Demons. Ni les *Poésies* de Gaillard. Par contre il y a *L'Art de guillotiner les procréateurs : manifeste anti-nataliste*. Il y a aussi *L'Unitéide, ou la Femme-Messie*, poème universel en 12 chants et en 60 actes, avec chœurs, précédé d'un prologue et suivi d'un épilogue par Mme Gagne. Et à part ces deux livres, excentriques, Notre Bibliothèque est très classique. Non, il n'y pas d'ouvrages rares. Non, il n'y a pas d'ouvrages interdits. Non, il n'y a pas le *Necronomicon*.

Mais il y a le *Vert-Vert* et *La Chartreuse* de Gresset; le *Belphégor* de Machiavel; *Les Merveilles du Ciel et de l'enfer* de Swedenborg; *Le Voyage souterrain de Nicolas Klimm* par Holberg; *La Chiromancie* de Robert Flud de Jean d'Indaginé et de de La Chambre; *Le Voyage dans le Bleu* de Tieck, et *La Cité du Soleil* de Campanella. Sans oublier les *Vigiliae mortuorum secundum chorum Ecclesiae Maguntinae*.

Il y a aussi *La Nuit du Rose-Hôtel* de Maurice Fourré et *Le Seuil du jardin* d'André Hardellet. Et souvent je me dis que Notre Château aurait pu être la pension tenue par Mme Temporel, rue d'Arcueil à Montrouge.

Nous avons tellement de livres. Nous avons pensé un moment tout fichier, faire des fiches cartonnées, des fantômes, que nous aurions placés à la place du livre sorti des

rayons. Mais, il aurait fallu pour cela que nous prêtions nos livres. Ce qui n'est pas le cas. Et puis si un livre n'est pas en rayon, pas besoin de ce fantôme pour savoir qui l'a.

Notre monde est contenu dans Notre Bibliothèque.
Notre monde est notre bibliothèque.